

La maison aux lilas

JOSELLE AVAIT FREINÉ. Une pancarte venait d'attirer son regard. Elle fit demi-tour au premier chemin et se gara devant la petite maison de pierres envahie par les ronces et les lilas en fleurs.

Cela faisait déjà deux ans que Joselle avait été nommée institutrice dans cette vallée oubliée. Cette petite maison de pierres, elle l'avait découverte le premier jour de son installation à Vallac. Ce matin-là, aux premières lueurs, elle avait chargé son auto des valises qui contenaient l'essentiel de sa vie et elle avait pris la route. Dans son rétroviseur, une vieille dame coiffée d'un chignon agitait un mouchoir. La route avait été longue mais Joselle l'avait faite d'une traite, sans fatigue, bienheureuse de mettre ses pas sur le nouveau chemin qui s'ouvrait devant elle. À l'heure où le jour s'apprête à céder sa place à la nuit, Joselle avait passé la pancarte : *Vallac village jumelé avec Rohloff Allemagne*. Elle avait fait le tour du bourg. Sur la route sinueuse qui monte derrière l'église, elle s'était arrêtée devant une petite maison qui semblait inhabitée. Des énormes lilas l'encerclaient, un volet pendait, le chemin d'accès était en friche. Joselle resta longtemps immobile devant la maisonnette. Elle l'imaginait aux beaux jours quand le soleil éclairait ses pierres blanches dans la senteur des grappes de fleurs. Elle avait souri en se demandant si les lilas fleuriraient blancs ou violets. Avec sa grand-mère, celle qui l'avait élevée, elle aimait chaque printemps parier sur la couleur des lilas. Mémé Léontine était experte.

Joselle s'était installée dans le logement de fonction, au fond de la cour de l'école. Elle avait une classe unique. Chaque matin ses élèves l'honoraient d'un *Bonjour Madame Colignon* respectueux et enjoué, régulièrement accompagné d'un bouquet de fleurs, ou d'un panier de champignons.

Joselle écrivait toutes les semaines à sa grand-mère et lui racontait sa vie à Vallac. Un jour elle avait évoqué la petite maison de pierres sur la route, au-dessus de l'église. Elle l'appelait *Les lilas*, un coup de cœur disait-elle. Elle aurait voulu l'acheter mais à la mairie on lui avait indiqué que cette maison était inhabitée car on recherchait les héritiers. *C'est ainsi dans les campagnes*, avait ajouté Monsieur Bonardan, le maire, *les maisons tombent en ruine car les descendants vivent aux quatre coins de la France et ne savent pas qu'ils détiennent une part de patrimoine quelque part*.

Léontine écrivait chaque dimanche; elle s'ennuyait de sa petite-fille et mettait des cierges à l'église pour qu'elle revienne au pays.

L'agence immobilière Pelletier de Saint-Fernin venait de poser devant la petite maison de pierre, une pancarte *À vendre*. C'était tout frais, les herbes étaient encore

pliées. Une demi-heure plus tard, Joselle poussait la porte de l'agence. Étienne Pelletier assis devant l'unique bureau d'un petit local vieillot aux murs tapissés d'un papier peint à fleurs feuilletait un journal. Joselle l'interrogea sur les conditions de vente de la petite maison. L'homme se déclara surpris par l'intérêt de la jeune fille. Le bien était exigu et sans confort ; il y avait beaucoup à faire pour le rendre habitable et conforme aux attentes d'une jeune femme moderne qui, de surcroît, un jour, aurait besoin d'une surface plus importante ajouta-t-il en lui jetant un regard taquin. Il avait en portefeuille un produit bien plus intéressant, ajouta-t-il. Mais déjà Joselle ne l'écoutait plus ; elle sortit et se dirigea vers la cabine téléphonique. Elle appela Mémé Léontine. Après de longues minutes de silence, Mémé avait pleuré à chaudes larmes. Son rêve de voir revenir auprès d'elle sa petite-fille, celle qu'elle avait élevée, ce rêve était balayé.

C'est ainsi, en quelques minutes, que Joselle avait engagé l'achat de la maison avec l'argent de la vente de sa première maison achetée avec l'homme dont elle avait divorcé trois années plus tôt. Et le soir même, sous le préau de l'école, elle peignit *Les lilas* sur une planchette de bois. Trois mois plus tard, Gautier Lelut, artisan à tout faire de son état, clouait la plaque au-dessus de la porte d'entrée de la maison tandis que Joselle y poussait ses cartons.

De suite Joselle se sentit bien aux *Lilas*. Elle ressentait un doux bonheur à en pousser chaque soir la porte, à allumer la cheminée. Elle aimait vivre dans la sobriété et la noblesse de ces pierres centenaires qui renvoyaient si bien sa voix pure quand elle chantait du Verdi. Elle écrivit à Mémé Léontine que, pour la première fois de sa vie, elle se sentait en harmonie, solide sur ses deux pieds posés sur ce parquet vivant.

Mémé refusait toujours de venir la voir.

Les gens du village trouvaient étrange que la maîtresse ait acheté cette maison. Un jour chez Annette, l'épicière, Joselle surprit une conversation : Yolande Poirécuite demandait à Fernande Ronton, qui habitait tout près, si la petite maison chantait et pleurait encore. Fernande répondit que maintenant, avec la musique de la maîtresse, on ne pouvait plus savoir. Joselle se figea.

Le lendemain elle rencontra le maire et lui proposa de venir voir l'avancée des travaux de la cour de l'école. Elle l'interrogea alors sur l'histoire de sa maison. Félix Bonardan ne se fit pas prier.

Il raconta que cette maison avait, durant la dernière guerre, abrité les amours d'une Vallacoise et d'un jeune Allemand de Rohloff et que l'histoire avait tourné au drame.

– La maison appartenait depuis des générations à une famille qui avait quitté la région. Inhabitée, elle était devenue le lieu des retrouvailles amoureuses d'Alice, l'aînée des Ansenac et d'un Gunther. Un jour où il était venu couper du lilas devant la maison, le père Ansenac a surpris le manège. Alors il a vu rouge : il a mis une raclée au Gunther qui est parti sans demander son reste, et il a bouclé son Alice. Il ne fallait pas que ça se sache dans le village, vous comprenez, c'était une honte. Mais Alice, elle, son ventre qui s'arrondissait de jour en jour, elle n'a pas pu le cacher trop longtemps. Alors ils l'ont envoyée chez la grand-mère maternelle là-haut dans le Nord. Elle est morte en couche

il paraît, et c'est la grand-mère qui a élevé le bébé. Jamais les Ansenac n'ont vu la gamine.

Toujours est-il que cette maison est devenue hantée en quelque sorte. Les bigotes disent que, les nuits de pleine lune, on entend encore Alice chanter de l'opéra et la mère Ansenac pleurer la mort de sa fille.

Alors personne au village n'aurait voulu l'habiter cette maison, vous pensez bien ! quand bien même on aurait retrouvé les héritiers plus tôt. Et même les lilas, personne ne vient jamais plus les couper, par superstition. Il a fallu qu'une étrangère s'intéresse à la maison pour qu'on s'en occupe ; et c'est aussi bien comme ça, car vous l'avez bien arrangée cette maison et ça fait plus propre dans le paysage.

Mais dites-moi, qu'est-ce qui vous a séduite dans cette maison ?

– J'aime par-dessus tout les lilas, et l'opéra, monsieur le maire.

